

ACROPOLIS

Un regard philosophique sur le monde

Acropolis est la revue de l'école de philosophie de Nouvelle Acropole France

SOMMAIRE

Mars 2025 n°370

2 ÉDITORIAL

La jeunesse et ses contradictions...



5 Rencontre avec Jacques Castermane

*La voie du Zen,
la voie de l'expérience*

10 SOCIÉTÉ

Le retour du masculin



12 PHILOSOPHIE

L'éclectisme, chercher la vérité
au-delà du fanatisme

14 PHILOSOPHIE

Deleuze et la pop philosophie

17 ARTS

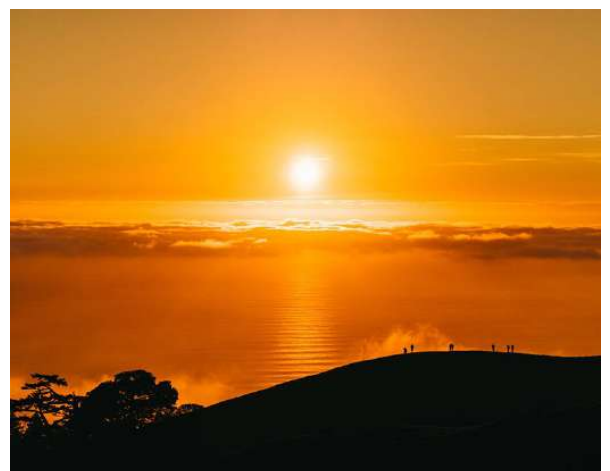
Castor et Pollux :
L'amour rend immortel

19 PRATIQUES PHILOSOPHIQUES

15 Se libérer des écrans

21 SYMBOLISME

Symbolisme du Soleil





La jeunesse et ses contradictions...

Thierry ADDA

Président de Nouvelle Acropole France

Il est difficile de vivre en permanence dans un monde de conflits et d'hyper sollicitation ! 44% des 18-24 ans ont été victimes, ou témoins dans leur entourage, d'une agression ou tentative d'agression (1) et cela dans un environnement, où ne l'oublions pas, l'augmentation de la connexion à internet va de pair avec celle de la solitude. 62% des jeunes de cette tranche d'âge se sentent régulièrement seuls (2) et ce n'est pas un hasard si comme le signale le quotidien Le Monde (3), des ministères de la solitude sont apparus dans des pays comme le Royaume-Uni et le Japon où la pression de réussite est très forte...

La France n'est pas épargnée par cette pression diffuse. Une part importante des jeunes, plus des trois quarts pour la génération Z (1997-2009), ressentent de l'angoisse au seul retentissement de la sonnerie de leur mobile (4), à tel point que, plus d'un quart admet ne plus y répondre et que 61% d'entre eux font le

choix d'opter pour la seule alternative du SMS. Peur de ne pas savoir quoi dire ou de perdre ses moyens, peur de la confrontation à une réalité que l'on ne peut contrôler. Pourquoi ? L'appel est perçu pour une bonne part d'entre eux comme déstabilisant au regard des habitudes prises avec le monde numérique où l'on contrôle tout, ce qui induit des postures défensives. Ainsi, 37% des 18-34 ans ont pris l'habitude de se contenter de messages vocaux, et y recourent dans 6 échanges sur 10 afin de choisir le moment et la forme de leur communication !

Mais, cette volonté de choisir et contrôler se manifeste dans beaucoup d'autres domaines. Ainsi une bonne part des jeunes parents (5) refuse catégoriquement toute transmission des grands-parents à leurs enfants, car ils privilégient désormais l'auto-information et la recherche personnelle pour répondre à leurs questions, notamment sur la natalité.

Ils piochent sur les réseaux sociaux, podcasts, applications et autres contenus personnalisés qui se multiplient. 9 jeunes sur 10 de la génération Z utilisent quotidiennement Instagram, et 6 sur 10, Tiktok. Ainsi les réseaux sociaux ont certes considérablement modifié la carte des relations, mais ont-ils pour autant changé l'essentiel ? La réponse est non !

Certes, les hashtags faisant la promotion du « quiet living » vie tranquille, ou du « slow living » pour vivre lentement, remportent un vif succès (6) car la nostalgie d'une vie plus paisible est bien présente. Malgré tous ces bouleversements et contrairement à ce que répètent en boucle les esprits grincheux, la jeunesse reste idéaliste. La preuve la plus éclatante en fut donnée cet automne par les Espagnols (7) quand des jeunes ont afflué de tout le pays après les inondations torrentielles dans la province de Valence. À la surprise générale ils se sont auto-organisés et sont arrivés par milliers, sans trop réfléchir, par solidarité, prêtant main forte aux pouvoirs publics dans les villes sinistrées. « Attendre davantage n'était pas une option, quand nous avons vu l'aide dont ces gens avaient besoin » comme l'a résumé l'un d'entre eux. Ainsi ces jeunes que d'aucuns pensaient incapables d'abandonner leur portable plus de 10 minutes ou trop égocentriques et individualistes pour s'impliquer dans une cause, ont donné une leçon de courage, de dévouement et de générosité. « La génération de verre semble finalement d'acier » ont conclu les principaux médias espagnols.

Plus philosophiquement, nous dirons qu'elle est faite de l'un et de l'autre, qu'elle a ses faiblesses et ses fragilités, mais aussi ses forces qui comme toujours, ne se révèlent que dans l'épreuve, laquelle est parfois bénédiction et non pas malédiction. Comme le disait Sénèque dans ses *Lettres à Lucilius* : « Il faut aimer la jeunesse, non parce qu'elle est faible,

mais parce qu'elle est riche d'espérance, elle porte en elle les semences de toutes les vertus ».

Ainsi, même si 73% des jeunes craignent que la guerre ne déborde au-delà de l'Ukraine, ils n'ont pas renoncé pour autant à s'investir dans la chose publique, et ne sont pas repliés dans un individualisme frileux (8). 30% donnent régulièrement de leur temps à une association (9) et 62 % d'entre eux sont même favorables à la restauration d'un service militaire obligatoire, quand trois quarts des étudiants plaidaient pour sa suppression en 1980 ! Quant au scoutisme, dont le fondateur Baden-Powell disait : « Essayez de quitter la terre en la laissant un peu meilleure que vous ne l'avez trouvée », il a doublé ses effectifs en 10 ans. Jérôme Fourquet de l'I.F.O.P., constate que « le scoutisme inocule un virus civique qui reste très actif, même quand on a quitté le mouvement, et ce, quel que soit le milieu social dans lequel on évolue. » (10). 70% des anciens scouts participent à des actions bénévoles contre seulement 21% de la population.

Certes, il est clair que la jeunesse a de toute évidence ses contradictions. Rien n'est simple et le simplisme est toujours dangereux, car la maturité d'un individu se mesure à sa capacité à assumer les paradoxes et les inévitables contradictions de l'existence.

Prenons donc un peu plus de recul avant de juger à l'emporte-pièce. Soyons lucides, mais confiants, la jeunesse de 2025 n'est ni pire ni meilleure que celle du siècle passé. Elle est simplement confrontée à des défis incroyablement différents, avec des opportunités restreintes d'exprimer sa singularité, dans un monde complexe, en pleine mutation. Gageons qu'elle saura saisir toutes les opportunités d'exprimer sa force et son élan dans le monde incertain que nous vivons, car c'est une nécessité absolue. Pour le monde c'est certain, mais aussi, et surtout pour elle.

Comme le disait Simone Weil, en 1943, dans les *Écrits de Londres et dernières lettres* (11) : « La jeunesse est faite pour l'héroïsme. Il faut qu'elle sente devant elle un avenir où sa force et son courage auront un sens, sinon elle se flétrit ». ■

(1) Blanche Leridon et Lisa Thomas-Darbois, *Fracture française : la jeunesse tantôt diabolisée, tantôt convoitée*, enquête annuelle, réalisée par Ipsos pour le Quotidien Le Monde, la Fondation Jean Jaurès, le Cevipof et l'Institut Montaigne

(2) <https://www.ifop.com/publication/limpact-de-la-solitude-sur-la-vie-des-francais/>

(3) Voir article de Cécile van de Velde, *La montée de la solitude dans la jeunesse est une tendance forte*, paru dans Le Monde du 10/10/2024

(4) Voir article d'Alice Peirot-Vasseur, « *C'est simple, je ne décroche jamais* » : *pourquoi les jeunes ne répondent plus au téléphone ?*, paru dans l'hebdomadaire Le Point du 17/01/2025

(5) Voir note N°1, *Fracture française : la jeunesse tantôt diabolisée, tantôt convoitée*

(6) Voir article de Catherine Le Du, *Les boîtes de nuit, j'en ait fait le tour*, paru dans le quotidien Le Figaro du 09/11/2024

(7) Voir l'article Sandrine Morel, *La leçon de courage des jeunes Espagnols*, paru dans le quotidien Le Monde du 25/11/2024

(8) Étude de l'IRSEM réalisée pour l'Institut Sciences politiques, *Les jeunes et la guerre, représentations et dispositions à l'engagement*, d'Anne Muxuel, directrice de recherche émérite au CNRS et directrice déléguée du CEVIPOF

<https://www.sciencespo.fr/cevipof/sites/sciencespo.fr.cevipof/files/bdEtude-Muxel-Lesjeunesetlaguerre.pdf>

(9) Enquête de Marie-Lou Cauzit, *Baromètre 2024 de l'engagement des jeunes DJEPVA : les 15-30 ans sont optimistes et résilients*, publiée le 10/09/2024

<https://www.digischool.fr/articles/orientation/vie-etudiante/barometre-jeunesse-djepva-2024/>

(10) <https://www.ifop.com/publication/enquete-sur-lutilite-sociale-du-scoutisme/>

(11) Paru en 1957 aux Éditions Gallimard

© Nouvelle Acropole

La voie du Zen, la voie de l'expérience

Propos recueillis par Lionel NOSJEAN
Formateur à Nouvelle Acropole



« Pour l'homme en chemin vers sa vraie nature, tout commence par une expérience. Cette expérience n'est ni orientale ni occidentale, ni bouddhiste ni chrétienne. Elle est un bien commun de l'homme. Il s'agit de l'expérience d'être au cours de laquelle l'homme est touché par le grand étonnement. » K.G. Dürckheim

À l'occasion des Journées mondiales de la philosophie en 2024, nous avons rencontré Jacques Castermane qui a longuement partagé avec nous son expérience de la voie du zen.

Revue Acropolis : *Merci Jacques Castermane de répondre à nos questions. Vous faites aujourd'hui partie des maîtres silencieux qui savent nous parler si on tend l'oreille. Et vous-même avez été le disciple d'un très grand maître, Karlfried Graf Dürckheim. Que pouvez-vous nous dire sur la relation maître-disciple, car de nos jours ce sont des mots qui peuvent faire peur ?*

Jacques Castermane : C'est la relation entre celui qui sait et celui qui ne sait pas. C'est en tout cas la peur que j'avais, parce qu'étant chez Graf Dürckheim depuis quelques mois, j'avais le désir de l'appeler maître, mais cela ne sortait pas. J'avais peur de cela. Et j'ai détourné la question en lui disant : « Pour vous, Graf Dürckheim, quelle est la relation entre le maître et le disciple ? ».

Il a souri et m'a dit : « La différence entre celui qu'on appelle le maître et celui qu'on appelle le disciple, il n'y en a pas. Les deux sont sur le même chemin ». J'étais soulagé. Il a rajouté : « Les deux sont sur le même chemin, mais vous

savez, je dois dire que chez celui qu'on appelle le maître, cela se voit déjà un petit peu plus ».

Revue A. : *C'est à son humour que l'on reconnaît un véritable maître ! Pouvez-vous nous en dire plus sur les exercices pratiques dans la voie du zen ?*

J.C. : Dürckheim n'était pas un maître à vivre ni un maître de vie. Un maître zen ne vous dit pas : « tu dois, tu ne dois pas, tu peux, tu ne peux pas ». Un maître zen est un maître de la technique, ce qu'on appellerait exercice. Dürckheim proposait à ses disciples un chemin d'expérience et d'exercice.

Aujourd'hui, nous sommes inondés de chemins d'exercice pour aboutir à des expériences. Ce n'est pas ce que le zen propose. Le zen vous dit : « Rappelle-toi, n'as-tu pas vécu une expérience qui t'a touché, qui t'a bouleversé, qui t'a mis au plus profond de toi-même ? ». Il s'agit de ce moment où l'on ne se pose plus la question du sens de la vie parce que ce que l'on vit donne du sens.

Et si cela vous arrive, posez-vous la question : « Qu'est-ce que je pourrais bien faire pour me remettre en contact avec cette part de moi-même si différente de celle à laquelle je suis habitué ? » Et la réponse est l'exercice.

Revue A. : *Vous racontez qu'un jour Dürckheim vous a dit : « Le maître a de nombreux élèves, il a un ou deux disciples ». Quelle est la différence entre un élève et un disciple ?*

J.C. : Il y a beaucoup d'élèves et peu de disciples, c'est vrai. La différence entre élève et disciple c'est un rapport d'être à être et non d'ego à ego, un rapport de personne à personne. Et c'est là que se joue cette relation sur une profondeur dont on est toujours conscient soi-même. Une transmission qui d'un côté est orale ne peut pas être autrement. Mais il faut distinguer ce qu'au Japon, on appelle la « parole idée » et la « parole événement ». Et la relation entre le maître et le disciple est vécue dans la « parole événement ».

Revue A. : *Qu'est-ce qu'une parole événement ?*

J.C. : Si je vous dis : « Il y a huit milliards d'êtres humains actuellement sur terre et tous respirent ». Vous n'allez pas me contredire, c'est une « parole idée ».

Pour définir la « parole événement », en ce moment, chacun de vous respire. Et cette action mystérieuse, ce rythme vital vous parle. Elle vous parle, elle donne sens à votre existence. C'est une réponse à la question : « que suis-je ? ».

Je suis arrivé chez Dürckheim avec une question : « Qui suis-je ? ». Il m'a répondu : « Cela ne m'intéresse pas du tout. Maintenant, vous êtes ici à Rütte pour un certain temps, vous ne devez avoir en tête qu'une seule question : "que suis-je ?" ».

Revue A. : *Quelle est la réponse à la question : « Que suis-je ? »*

J.C. : La question qui suis-je, c'est ce qui nous différencie tous et, nécessairement, alors nous

attire ou nous oppose. Qui suis-je ? Je suis médecin, avocat, chauffeur de taxi, acteur, actrice, légumier...

Que suis-je ? Quelqu'un qui vit (huit milliards d'êtres humains sont en vie en ce moment). Quelqu'un qui entend, quelqu'un qui voit, quelqu'un qui sent, quelqu'un qui goûte, quelqu'un qui est en contact sensoriel avec la vie, avec le réel, avec le monde. Chez Dürckheim, j'ai appris qu'il y avait deux approches du réel. La première, c'est la pensée. Présentant ce qu'on appelle la philosophie, le mot « pensée » a été prononcé.

La seconde approche, on l'adopte en éliminant la pensée. Il faut éliminer la pensée, se défaire de l'entendement auquel nous sommes tellement attachés pour se glisser dans le fait de sentir. Tous les bébés qui naissent ont une approche du réel à travers la sensation. Ils vivent dans un monde qui n'a pas de nom. Un bébé ne sait même pas que la personne qui vient de le mettre au monde s'appelle maman. Et il est en contact avec elle sensoriellement quasiment depuis la fécondation. Et c'est à cette approche du réel que j'ai eu la chance d'être accompagné par Dürckheim.

Revue A. : *En quoi cette approche par la sensation est-elle une approche du réel ?*

J.C. : Un jour, Dürckheim, qui était presque aveugle (à l'âge qui est le mien, 90 ans) se promenait avec moi dans la Forêt Noire. Et il fallait vraiment quelqu'un pour l'accompagner, bien qu'il connaisse la promenade par cœur. Et cette fois, c'est moi qui l'accompagnais. C'était une promenade en silence. Être à l'écoute du bruit du ruisseau, de l'eau du ruisseau, des feuilles mortes craquantes sous le pied, du parfum, de ce qu'on appelle les sapins. Arrivé à une clairière. Il s'arrêta et me dit : « Jacques, que voyez-vous là ? ». Je me dis : « mon Dieu, il ne voit plus rien, pour me poser une question pareille ». Enfin, poliment, je lui répondis : « Graf Dürckheim, je vois un arbre magnifique ». Il sourit et me dit : « C'est curieux. Là où vous voyez un arbre, je vois un geste de la vie ».

Je vous assure qu'après, la promenade n'était plus la même. C'est cette vision du réel, qui est toujours cachée derrière nos conceptions, derrière les catégories dans lesquelles le philosophe Kant a enfermé le réel. Donc c'était plus qu'une promenade, c'était un enseignement définitif pour ce qui me reste à vivre.

Revue A. : *Autrement dit, l'expérience précède l'exercice. C'est quelque chose que vous rappelez souvent. Le chemin commence-t-il donc par l'expérience ?*

J.C. : Tout commence par une expérience, et cette expérience vous touche à un point tel que vous vous rendez compte que c'est votre vraie nature qui s'est révélée. C'est le vrai Soi qui s'est révélé, qui n'a rien à faire avec « qui suis-je », mais qui est le tréfonds de « que suis-je ». J'ai vécu une expérience. Ce n'est pas l'expérience mystique bouddhiste ni l'expérience mystique chrétienne, mais l'expérience mystique naturelle, parce qu'il est dans la nature de tout être humain de vivre une telle expérience.

Cela s'est passé en revenant du Japon où j'ai passé un peu plus d'un mois. Nous étions accompagnés par le maître de thé avec lequel j'ai travaillé la cérémonie du thé pendant des années. Il y avait des portes ouvertes dans de nombreux monastères.

L'expérience qui m'a bouleversé s'est passée dans un avion de la compagnie russe, un Tupolev qui nous ramenait de Tokyo à Rome. En plein vol, voilà que le silence laisse la place à un bruit terrible et à de grandes secousses. Un cri dans la cabine, les hôtes de l'air sont invisibles, le pilote ne dit rien du tout, l'avion fait des chutes, remonte, redescend et remonte. Je me rappelle avoir serré ma ceinture pour sauver ma peau, un geste vraiment curieux. Et puis je sentais que j'avais de la place pour deux pieds dans chaque chaussure. Vraiment la crispation de l'angoisse. Et je ne sais pas pourquoi, je ne sais pas comment, je regarde par le hublot.

Et alors le paradoxe était vraiment extraordinaire. Juste de l'autre côté du hublot, c'était le grand calme, le grand silence. Alors que dans la cabine il y avait des bruits assourdissants, une agitation totale. Et sans savoir pourquoi ni comment, j'étais tout à coup habité à la fois par ce qui faisait peur à tout le monde, et par un calme intérieur incroyable. C'est peut-être la première fois que je pouvais utiliser le mot : « Tiens, cela doit être ça la paix intérieure ». Avec une phrase qui m'est venue, dans un calme plat : « C'est quand même dommage pour mes deux enfants ; ils sont un peu jeunes pour perdre leur père ». Je me suis dit que c'était trop bête et j'étais sûr que c'était la fin.

Et puis finalement, nous avons atterri à Moscou. Les voitures de pompiers, les ambulances, roulaient à toute allure à côté de la piste où nous avons atterri. Et puis l'avion s'est arrêté sous les applaudissements. Beaucoup de gens n'ont pas voulu reprendre un autre avion. Moi j'ai repris l'avion qui nous amenait à Rome. C'est le plus beau vol que j'ai jamais fait. J'étais porté par ce calme, par ce bien qui était bien plus qu'un bien-être intérieur. J'étais un être en paix intérieurement.

Revue A. : *Merci pour ce magnifique témoignage ! Qu'avez-vous tiré de cette expérience ?*

J.C. : J'ai revu Dürckheim quelques semaines après. Et je me suis dit : « là c'est peut-être la médaille d'argent, la médaille d'or ; je vais lui raconter cette expérience-là. Allons-y ». De fait, on se salue, il me dit : « asseyez-vous ». J'avais envie de parler. Il me fait signe de mettre un doigt devant ma bouche pour m'inviter au silence. Il ferme les yeux. Et me voilà devant lui avec tout mon bagage expérimental qui reste en souffrance. Et tout à coup, il lève les yeux et me dit : « Dites-le ». Cela m'avait déjà bien refroidi. Et je lui ai raconté mon expérience. Il m'a écouté et il m'a dit : « Oui, au fond c'est une expérience que je peux considérer comme étant assez rare, et d'une intensité assez forte.

Alors il est vrai que tu as fait l'expérience du grand calme. Ce calme qui n'est pas le contraire de l'agitation». En tapant des deux poings sur la table il m'a dit: «Une telle expérience ce n'est encore rien. Maintenant, pose-toi la question: "qu'est-ce que je dois faire pour devenir cet homme-là?"». Cet autre soi-même qui s'est révélé tout à coup est tout à fait inattendu. «Oui tu as connu un moment de plénitude; tu t'es senti en ordre comme rarement. Et là encore, dans un ordre qui n'est pas le contraire du désordre. Mais tu dois savoir que ce n'est encore rien. Encore une fois, pose-toi la question: "qu'est-ce que je dois faire pour devenir cet homme-là?"». Et il a encore ajouté deux éléments pour me ramener à l'exercice: «Tout commence par une expérience. Et ce qu'on vit vous touche à un tel point que la question vient d'elle-même. Qu'est-ce que je pourrais faire pour me remettre en contact avec ce vrai soi-même qui s'est révélé tout à coup?».

Quand vous prenez l'avion, profitez-en, si vous en avez l'occasion, pour admirer le coucher de soleil. Qui parmi vous n'a pas pris le temps de s'arrêter au moment où le soleil se couche. Déjà, le coucher du soleil est subjectif. Le soleil ne se couche pas, vous le savez, c'est la Terre qui tourne. Mais c'est beau cette expression. Le soleil se couche. Et on s'arrête. Pourquoi? Parce que c'est beau à voir.

Revue A. : *Qu'entendez-vous par beau?*

J.C. : Le beau, on peut le voir dans la couleur du ciel, avec les nuages, au bord de la mer, avec les reflets sur l'océan, au pied d'une montagne, avec les reflets sur le sommet. Et c'est vrai. Les nuages, le ciel, la mer... méritent d'être qualifiés de beaux. Mais en réalité, quand je dis: «c'est beau», c'est parce que ma vie intérieure change. C'est cela qui me fait dire que c'est beau. Et puis cela devient magnifique. C'est l'expression qui vous permet de traduire qu'intérieurement, cela bouge encore plus, cela

vous touche encore plus. Peut-être que cela vous apaise, ou qu'un sourire naît à la commissure des lèvres. On aimerait rester là et ne plus bouger pendant longtemps. Et voilà encore une expérience mystique – degré 2 sur l'échelle de Richter –.

Et, à toutes les personnes qui venaient voir Durckheim, il leur posait la question, question que je reprends également aujourd'hui pour chaque personne qui vient au Centre — «Quand avez-vous vécu une expérience qui vous a touché, qui vous a bouleversé?». Pour une personne, c'est la naissance de son enfant, pour une autre, une promenade en forêt. Pour une autre encore, en écoutant une œuvre musicale, avec l'impression que la musique entre en vous et que vous entrez dans la musique. On ne sait même plus le nom de l'œuvre, le nom de l'auteur, le nom du chef d'orchestre, tous ces objets de la conscience ordinaire ont disparu. Et comme les disent les mélomanes: «Cela m'a transporté. Je me suis senti transporté». Où ça? Ailleurs. Mais cet ailleurs, c'est un autre soi-même. Et donc la réponse est toujours la même, je dois faire un exercice. En ce sens, le Japon propose une somme d'exercices dans le domaine artistique et dans le domaine artisanal. Et étonnamment — mais c'était au XII^e siècle —, le domaine martial également. Il y avait trois possibilités de s'engager sur un chemin où, ce qui compte le plus ce n'est pas l'œuvre extérieure, mais c'est l'éveil à l'œuvre qu'on est soi-même et qu'on ne peut pas fabriquer.

Ce texte est extrait de la conférence que Jacques Castermane a animé à l'école de philosophie Nouvelle Acropole Paris 11. Il sera composé de plusieurs articles, abordant des thèmes de réflexion autour de philosophie du zazen, que pratique Jacques Castermane. Dans le premier article, Jacques Castermane explique le sens de la relation de maître à disciple et le chemin qui conduit à l'expérience. ■

(1) Karlfried Graf Dürckheim, diplomate, psychothérapeute et philosophe allemand (1896-1988). Il a été initié au bouddhisme zen de l'école Rinzai au Japon et a pratiqué le Kyūdō avec le maître Kenran Umeji

© Nouvelle Acropole

Aujourd'hui enseignant zen reconnu, Jacques Castermane est le disciple de Karlfried Graf Dürckheim. Depuis 1981 il propose la Voie tracée par son maître suite à une immersion dans le monde du Zen (1937-1947) : « Le Zen dans ce que cette tradition recèle d'universallement humain ». Il ne s'agit pas d'un chemin à suivre, mais d'un chemin qu'il est possible à chacun de tracer par soi-même afin de reprendre contact avec notre état de santé fondamental dont les symptômes sont le calme intérieur, la paix intérieure, la simple joie d'être.

Jacques Castermane s'est initié à la cérémonie du thé et aux arts martiaux tels que l'Aïkido, le Karaté, le tir à l'arc.

Il a publié aux Éditions Albin Michel *Le Centre de l'Être* en 1992, *Garçon, un valium et deux aspirines* aux Éditions terre du Ciel en 1994, *Les leçons de Graf Durckheim, premiers pas sur le chemin initiatique*, aux Éditions du Rocher en 1996, *La Sagesse exercée* aux Éditions Le Relié en 2013 et récemment, *Comment peut-on être Zen*, aux Éditions Marabout en 2023, *Jacques Castermane ou la sagesse du corps – Zazen et enseignements*, aux Éditions Almora en 2023.

Le retour du masculin

Isabelle OHMANN

Rédactrice en chef de la revue Acropolis



Le fait que Mark Zuckerberg affirme, dans une longue interview en forme de confession, qu'il faut faire la part belle à une certaine dose d'agressivité et que l'énergie masculine n'est pas mauvaise, signifie-t-il obligatoirement la victoire du machisme et que nous allons basculer dans la violence ?

Si nous nous accordons à reconnaître que la virilité est le propre du masculin, voyons ce que cela signifie en interrogeant l'histoire de ce mot.

Originaire de l'indo-européen *wiros*, qui signifie « homme » ou « mâle », chez les Romains, le mot *vir* est souvent utilisé pour désigner un homme adulte, en contraste avec *femina* pour une femme.

Le terme est également associé à des notions de virilité et de courage. En effet, la *virtus*, une des principales vertus romaines, dérive de *vir* et englobe des notions de vaillance, d'excellence et de caractère.

Le terme *vir* incarne l'idéal romain de l'homme fort et courageux et la *virtus*, englobe des notions d'excellence morale, de compétence et de comportement exemplaire.

C'est pourquoi la *virtus* était une qualité hautement valorisée chez les Romains, surtout chez les soldats et les dirigeants.

Ainsi dans l'*Énéide*, Virgile présente Énée comme un *vir*, mettant en avant ses qualités de chef et de héros. De son côté, Cicéron, dans ses discours et écrits, fait souvent référence à la *virtus* des *vir* pour exalter les qualités des hommes qu'il admire.

La virilité assimilée à la violence

Le problème que nous rencontrons actuellement est la déformation des concepts.

La virilité, en tant que force, est mal connotée, dans une société où force égale violence. Cette fausse équation conduit justement à un recul de la force, c'est-à-dire une absence de pouvoir pour agir et transformer les choses. Mais, paradoxalement, c'est cette impuissance qui conduit souvent à la violence, comme on peut le voir dans de nombreux phénomènes sociaux de manifestations ou d'émeutes.

Il ne faut pas non plus tomber dans l'écueil d'opposer la force et le droit. Il est évident que le droit est supérieur à la loi du plus fort, de même que la raison est supérieure à la force. Ce n'est pas pour rien que Platon a développé l'idée que, bien que l'être humain possède en lui-même une nature de lion, qui représente la force, il doit confier le gouvernement de cette force à sa propre intelligence. Il traçait ainsi tout le travail de la philosophie dans sa dimension éthique.

Une autre déformation est liée au fait que, dans notre société, le masculin est égal au patriarcat.

Cette idée de domination du masculin sur le féminin, reprise par certaines idéologies contemporaines, est héritée de la pensée marxiste qui divise la société entre dominants et dominés.

Le masculin et le féminin dans l'être humain

Le problème de réduire notre identité à notre biologie, fait que nous avons du mal à nous représenter que les caractères masculins et féminins existent en chacun de nous, quel que soit son sexe. Ainsi, chaque être humain possède en lui des qualités de douceur, attribut féminin, et des qualités de force, attribut masculin, quoique le caractère naturel de ces deux énergies soit nié par les théories du genre qui tentent d'imposer une vision unisexe de l'être humain.

C'est le mariage harmonieux de ces deux qualités qui fait l'être humain accompli. Platon lui-même exhortait à conjuguer dans l'âme

humaine les deux puissances contraires de l'héroïsme et des arts afin que l'une puisse dynamiser l'autre, et que, en retour, l'autre puisse la modérer.

Il n'est donc pas surprenant, par exemple, de se rappeler que les anciens codes chevaleresques d'Orient comme d'Occident, invitaient les guerriers à pratiquer, en complément des arts martiaux, la poésie ou la calligraphie, dans cette même intention.

Si nous parvenions à réfléchir au-delà des catégories de pensée qui nous sont imposées par la culture post-moderne, nous pourrions alors nous réjouir du retour du masculin, car il est indéniable que pour affronter les défis qui se présentent à nous, nous avons besoin de développer une certaine force, qui, rappelons-le, pour rester bénéfique, a besoin d'être au service du bien commun. ■

© Nouvelle Acropole

L'éclectisme, chercher la vérité au-delà du fanatisme

Jorge Ángel LIVRAGA

Philosophe, fondateur de l'Organisation Internationale
Nouvelle Acropole

Être éclectique, est-ce tout accepter ou discerner ce qui nous conduit à la vérité ?

On entend par « éclectisme » la position qui, sans s'opposer a priori à quoi que ce soit, analyse les choses et les envisage, les compare et les relie, afin de rechercher les meilleures, pour finalement mettre en évidence la plus qualifiée comme digne d'être acceptée.

Cette définition claire et concise, face à la vérité, est souvent oubliée dans l'usage ordinaire du mot et dans l'interprétation superficielle du concept.

Ainsi, « l'attitude éclectique » est habituellement comprise comme celle des pusillanimes et des indécis, des sortes d'âmes borgnes qui voient les choses, mais sans la possibilité d'en percevoir la profondeur et la perspective.

Pour elles, « l'éclectisme » est un byzantinisme dialectique et un dialogue qui tourne en rond, sans jamais parvenir ou se risquer à une définition fructueuse.

Le faux éclectisme

Si l'un de ces adorateurs du faux éclectisme était confronté à deux personnes : l'une qui affirme que deux plus deux font quatre, et l'autre qui soutient que deux plus deux font six, il s'en sortirait en suggérant que deux plus deux pourraient bien faire cinq.

Timides et apathiques, fondamentalement

égoïstes, ils ne prennent pas de risques pour défendre la vérité, bien qu'ils soient enclins à la critique destructrice de toutes les affirmations, aussi logiques soient-elles.

Le vrai éclectisme

Aujourd'hui, plus qu'en d'autres moments historiques, nous avons besoin d'un véritable éclectisme, avec peu de références syllogistiques et conceptuelles.

Dans les questions fondamentales, un « centrisme » artificiel et confortable est généralement une attitude de lâcheté et un signe d'ignorance. Le bon sens nous dit que personne n'accepte une voiture qui marche ponctuellement, un œuf moyennement frais, une horloge qui parfois avance et d'autres fois retarde.

Pour les choses importantes, il est urgent de se définir : on est vivant ou on est mort ; on aime ou on n'aime pas ; il fait jour ou il fait nuit.

L'éclectisme ne conçoit pas le manque de définition au détriment de la réalité. L'éclectisme, s'il est véritable, est une approche de la vérité ; et une fois cette vérité découverte, elle doit être montrée, affirmée et proclamée, quels qu'en soient les auteurs et les victimes.

L'éclectisme n'est pas l'éternel doute cartésien, mais la laborieuse affirmation platonicienne ; ce n'est pas l'angoisse de Kafka, mais la volonté d'être de Schopenhauer ; ce n'est pas la contemplation apathique et désengagée, mais le sens historique de la jeunesse qui sait pour quoi elle vit et pour quoi elle meurt.

Lorsque le Nouveau Testament rejette les tièdes, il sait pourquoi il le fait. L'eau chaude cuit les aliments ; l'eau froide étanche la soif ; mais l'eau tiède n'est utile que pour faciliter le lavage l'estomac.

Dans ce monde conflictuel où le matérialisme attaque tout ce qui est digne et bon, les faux

éclectiques sont ses collaborateurs les plus redoutables, car avec leurs postures pseudo-pacifistes et pseudo-philosophiques, ils attaquent les forces verticales de la vraie philosophie et du véritable éclectisme.

Nous devons être d'éclectiques chercheurs de la vérité, mais véritables et actifs ; de ceux qui, lorsqu'ils la trouvent, la révèlent et la proclament sans concessions à la nanocratie (1) intellectuelle, au confort ou à la mode. ■

(1) néologisme pour désigner le pouvoir du petit

Article traduit du site <https://biblioteca.acropolis.org>

© Nouvelle Acropole

Deleuze et la pop philosophie

Isabelle OHMANN

Rédactrice en chef de la revue Acropolis

Il y a cent ans naissait Gilles Deleuze, philosophe emblématique de la vague des années 70 qui donna naissance à la pensée post-moderne. S'il fut tout d'abord considéré comme un historien de la philosophie, Gilles Deleuze apparaît avant tout, dans sa collaboration avec Félix Guattari, comme un créateur de concepts philosophiques.



« Les vies de professeurs sont rarement intéressantes », disait Deleuze, qui avouait voyager sur place, ayant peu quitté Paris. Né en 1925 à Paris, sa jeunesse étudiante est marquée par le contexte de l'après-guerre et la formule de Primo Levi, « la honte d'être un homme ».

Professeur en lycée puis à l'université, Deleuze se veut d'abord historien de la philosophie. Il faut s'approprier la pensée des grands auteurs avant d'être soi-même en mesure de créer quoi que ce soit. Ce passage par « l'art des portraits » est revendiqué par le philosophe comme une impérieuse nécessité. « Il faut un tel travail d'histoire de la philosophie, c'est cette lente modestie. Il faut faire longtemps des portraits » proclame-t-il. Il écrivit sur les philosophes David Hume, Leibniz, Spinoza, Kant, Nietzsche, Bergson, Foucault.

La pop philosophie

Gilles Deleuze fut ouvert à de multiples disciplines telles que l'art, la littérature, la peinture, le cinéma, la politique, la psychanalyse. Il faut souligner l'étendue de ses références non philosophiques (scientifique, médicale, anthropologique, économique, linguistique et

même la pensée ésotérique). Son collègue Jean-François Lyotard parlait de lui comme d'une « bibliothèque de Babel ». Cette approche accessible et résolument interdisciplinaire de la philosophie lui valut l'étiquette d'inventeur de la « pop philosophie ». Il publia des ouvrages sur Proust et Sacher-Masoch, ou sur le peintre Francis Bacon, ainsi que deux œuvres majeures sur le cinéma. C'est la première fois en France qu'on tente une philosophie du septième art.

L'influence de Deleuze va au-delà de la philosophie ; ses travaux sont cités avec approbation et ses concepts sont utilisés par des chercheurs en architecture, en études urbaines, en géographie, en études cinématographiques, en musicologie, en anthropologie, en études de genre, en études littéraires et dans d'autres domaines.

Le dernier métaphysicien

Il accomplit ainsi un véritable programme de refonte intellectuelle de la philosophie. Si Heidegger avait prévu la fin de la métaphysique, Deleuze, lui, s'est toujours vu comme un métaphysicien (« le dernier métaphysicien » diront certains), se distinguant ainsi de son contemporain Michel Foucault.

Il se définit comme un « créateur de concepts », de mots nouveaux, de sens différents, ce qui représente pour lui la mission du philosophe.

Sa rencontre avec Félix Guattari, psychanalyste élève de Lacan et militant de gauche, signe une profonde amitié et une collaboration reposant sur un mode d'écriture en duo.

Atteint de tuberculose depuis sa jeunesse, il choisit, devant l'avancée de la maladie, de se défenestrer de son appartement parisien à l'âge de 70 ans. « Ce sont [les] organismes qui meurent, pas la vie » déclarait-il quelque temps avant sa mort.

Il laisse le souvenir d'un individu mélange de distinction et d'étrangeté. Ceux qui l'eurent comme professeur parlent d'un philosophe charismatique.

La multiplicité crée l'unité

S'il fallait dégager un concept central de la philosophie de Deleuze, ce pourrait être celui de multiplicité. « La multiplicité ne doit pas désigner une combinaison de multiple et d'un, mais au contraire, une organisation propre au multiple en tant que tel, qui n'a nullement besoin de l'unité pour former un système. »

Dans le fond Deleuze récuse toute idée d'unité préalable à la multiplicité dans laquelle cette dernière pourrait se résoudre. Pour lui c'est la multiplicité qui crée l'unité, comme un ensemble. L'opposition entre un et multiple n'a plus lieu d'être, car il y a à la fois unité et multiplicité, l'immanence réciproque du multiple et de l'un. L'ordre et le sens se produisent de manière multiple.

Le rhizome

C'est dans ce concept, sans doute le plus célèbre, qu'il développe sa pensée de la multiplicité.

Le rhizome, mot emprunté à la botanique, désigne une structure évoluant en permanence, dans toutes les directions horizontales, et dénuée de niveaux. Cette référence à la racine multiple d'une plante, est l'image de sa

conception d'une l'identité plurielle qui s'oppose à l'identité racine unique.

« À la différence des arbres ou de leurs racines, le rhizome connecte un point quelconque avec un autre point quelconque, et chacun de ses traits ne renvoie pas nécessairement à des traits de même nature, il met en jeu des régimes de signes très différents. Il n'est pas fait d'unités, mais de dimensions, ou plutôt de directions mouvantes. Il n'a pas de commencement ni de fin, mais toujours un milieu, par lequel il pousse et déborde. Il constitue des multiplicités » écrit-il dans *Mille Plateaux* (1).

Le rhizome est un système qui n'a ni racine ni hiérarchie. Il s'oppose à la hiérarchie en pyramide (ou « arborescence ») des modèles structuralistes de Lévi-Strauss et Lacan.

Pour Deleuze et Guattari, l'image de l'arbre (ou de l'arborescence) enferme les hommes dans des structures de pouvoir hiérarchiques. Il lui reprochent une logique binaire, selon laquelle l'« un devient deux ». « L'arbre ou la racine inspirent une triste image de la pensée qui ne cesse d'imiter le multiple à partir d'une unité supérieure, de centre ou de segment », expliquent-ils (1).

Pour Deleuze, il est clair que « beaucoup de gens ont un arbre planté dans la tête : qu'il s'agisse de se chercher des racines ou des ancêtres, de situer la clé d'une existence dans l'enfance la plus reculée, ou encore de vouer la pensée au culte de l'origine, de la naissance, de l'apparaître en général. » « Le rhizome est une antigénéalogie » ajoute-t-il (1).

Une postérité multiforme

Les concepts de Deleuze ont été rapprochés de la théorie contemporaine des systèmes dynamiques (connue sous le nom de théorie du « chaos » et de la « complexité »). À l'image des systèmes complexes, il n'y a pas de commandement central, mais une auto-organisation de multiples processus, qui vont constituer de nouvelles identités.

Le concept de rhizome est également utilisé en art, ainsi que dans l'étude des évolutions sociales et politiques.

Cette pensée féconde ne s'en est pas moins révélée dangereuse. Tout à sa recherche de liberté créatrice, d'émergence, et de coopération, Deleuze a jeté le bébé avec l'eau du bain. Le réseau rhizomique s'est substitué à la forêt. Influencés par la vision marxiste qui modélise la société en rapport de domination, Deleuze et Guattari n'ont vu dans la hiérarchie

et l'ordre de l'arborescence qu'un système de pouvoir. Ultime rejeton de la déconstruction du modèle arborescent, le syndrome de la table rase a donné lieu à un effacement des frontières et un refus des limites. Leur philosophie est devenue hors sol, perdant contact avec la réalité et prémices d'un enfant monstrueux appelé wokisme. ■

(1) Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille plateaux*, « Introduction : rhizome », Les Éditions de Minuit, 1980

© Nouvelle Acropole

Castor et Pollux : L'amour rend immortel

Fernand SCHWARZ

Fondateur de Nouvelle Acropole en France

L'Opéra national de Paris a eu l'excellente idée de programmer à l'Opéra Garnier, l'opéra dramatique de Jean-Philippe Rameau, *Castor et Pollux*. Les personnages de cette tragédie vont suivre un parcours initiatique qui les amènera à renoncer à tout esprit de revanche et à sacrifier ce qu'ils aiment le plus pour l'intérêt de l'autre. Ils poseront dans leur démarche la question éternelle et indispensable : quel est le chemin pour réussir la paix ?



Jean-Philippe Rameau a révolutionné l'art musical et le théâtre lyrique du XVIII^e siècle. Il n'était pas simplement un compositeur, mais un théoricien de la musique. En 1737, son opéra *Castor et Pollux* va se produire pour la première fois avec un prologue qui pose la question de comment s'extraire des cycles de violence, à titre individuel, et collectif. À une époque comme la nôtre, cette question est d'une totale actualité.

Les Dioscures

Castor et Pollux sont deux jumeaux que les anciens avaient appelés les Dioscures. Ils ont la même mère, Léda l'épouse du Roi de Sparte, Tyndare. Engendrés la même nuit, ils sont de pères différents. Pollux l'immortel est le fils de Jupiter et Castor le mortel est le fils du roi de Sparte. Ils apparaissent dans *l'Illiade* d'Homère qui nomme « Castor, le dompteur des chevaux et Pollux, le pugiliste. »

Pour les pythagoriciens, ils sont le symbole de l'union fraternelle et de l'harmonie universelle et dans toute l'antiquité, ils étaient associés à

la constellation des Gémeaux.

Toutes les cultures et mythologies témoignent d'un intérêt particulier pour le phénomène des jumeaux. Ils expriment à la fois une intervention de l'au-delà et la dualité de tout être ou le dualisme de ses tendances, spirituelles et matérielles, diurnes et nocturnes. Ils symbolisent ainsi les oppositions internes de l'être humain et le combat qu'il doit livrer pour le surmonter, ils revêtent une signification sacrificielle : la nécessité d'une abnégation, de l'abandon d'une partie de soi-même en vue du triomphe de l'autre.

Peter Sellars, le metteur en scène, a réussi à mettre à nu l'essence de la pièce : retrouver la paix.

Dans une ville en ruines où la furie de Mars, le dieu de la guerre, s'est exercée, on supplie son épouse, Vénus, la déesse de la beauté et de l'harmonie, de le convaincre du retour à la paix.

Le chœur : « Vénus, ô Vénus, c'est à toi d'enchaîner le Dieu de la guerre : il rend le calme à la terre quand il repose sous ta loi...

C'est à toi d'enchaîner le Dieu de la guerre. »
Mais la paix ne durera pas longtemps et le Dieu de l'amour, Cupidon, gît en sang sur le sol. Le parallèle avec ce que nous vivons actuellement a un goût étrange. Castor est ensuite assassiné, sa fiancée Telaïre souffre d'un amour inconsolable, mais réprime toute intention de vengeance. Pollux, qui avait toujours caché son attirance pour Telaïre, croit bien faire en tuant l'assassin de son frère.

« Que l'enfer applaudisse » dit-il.

« La vengeance est bonne pour celui qui cherche la gloire, mais pas pour celui qui aspire à l'amour », lui répond Telaïre.

Devant ce cœur sanguinaire, elle est choquée et provoque une crise chez Pollux, en lui disant : « si tu m'aimes, va voir ton père Jupiter pour qu'il ramène Castor d'entre les morts », c'est-à-dire qu'elle oblige Pollux à se sacrifier.

L'amour ne peut pas être égoïste. Il exige de se sacrifier pour aider un autre.

Peter Sellars commente : « l'amour est fait pour les mortels, qui apprennent à vivre avec la perte, et qui apprivoisent les pouvoirs et les significations de l'amour à travers l'adversité et la transcendance. »

L'amour est un sacrifice

Jupiter met à l'épreuve son fils, lui rappelant que s'il suit la demande de Telaïre, il perdra son immortalité. Mais Pollux qui a beaucoup changé décide de descendre aux enfers. Il découvre que l'enfer est ce que nous créons dans notre propre intérieur. Son enfer est composé de l'amour qu'il a refusé à sa propre fiancée Phébé et son indifférence égocentrique à l'égard de son frère mortel Castor pendant sa vie, qu'il ne peut plus à présent se pardonner.

Lorsque Castor et Pollux se rencontrent dans les enfers, Castor refuse la proposition de Pollux et lui propose de partager l'immortalité un jour sur deux, mais Pollux convainc Castor que Telaïre va se donner la mort et qu'il doit quitter les enfers, ce que fait Castor à

contrecœur.

Sellars nous dit : « Pour la première fois de sa vie, soudainement mortel, Pollux comprend que l'amour est un sacrifice. »

Castor qui revient malheureux d'avoir laissé son frère dans les enfers, dit à Telaïre : « Voulez-vous qu'aux Enfers j'abandonne mon frère ? »

Telaïre lui répond : « Les dieux nous le rendront ; Jupiter est son père... Les dieux qui t'ont sauvé sont-ils impitoyables ? Nous nous aimons...! Sommes-nous coupables ? S'ils ont aimé, ces dieux, ils plaindront des amants. »

Ainsi le tonnerre de Jupiter se fait sentir et il apparaît en proclamant la loi de la fraternité universelle que le vaste ordre cosmique soutient et incarne dans son équilibre.

La terre se met à chanter : « Brillez, astres nouveaux... percez la nuit la plus profonde, succédez à l'astre du jour, et disputez-vous tour à tour la gloire d'être utile au monde. » Jupiter rend alors les deux frères immortels par leur sacrifice et leur amour.

L'union des contraires

Castor et Pollux symbolisent l'harmonie intérieure obtenue par la réduction du multiple à l'un. Le dualisme surmonté, la dualité n'est plus qu'apparence, union des contraires, le jeu de miroir de la manifestation.

« Que les Cieux, que la terre et l'onde, brillent de mille feux divers ! C'est l'ordre du maître du monde, c'est la fête de l'univers ». Chaque jour nous pouvons penser que nos sacrifices sont vains pour améliorer la société et la faire avancer, mais nul sacrifice n'est vain, nous explique le vieux texte de sagesse la *Bhagavad Gîtâ*. Chacun peut collaborer à rendre un peu meilleur le monde et les autres, en faisant ce qui dépend de nous. Si chacun de nous décide de donner le meilleur de soi-même à autrui, nous pourrions changer le monde, expliquait le philosophe Jorge Livraga. Ne nous arrêtons pas en si bon chemin. ■

© Nouvelle Acropole



#15 Se libérer des écrans

Isabelle OHMANN

Rédactrice en chef de la revue Acropolis

Combien de fois vous êtes-vous retrouvé à regarder votre montre avec horreur après avoir passé un temps que vous pensiez raisonnable sur votre écran ? Bienvenue dans le grand piège des écrans digitaux ! Ils nous attrapent dans leurs filets et leurs algorithmes, destinés à nous garder le plus longtemps possible, nous font perdre la maîtrise de leur utilisation.

Le diagnostic des médecins est sans appel : les écrans détruisent notre concentration au profit d'une attention « papillon » incapable de se fixer et qui éprouve le besoin permanent d'être stimulé.

Les philosophes nous alertent également. Le divertissement que procurent les écrans est un piège qui nous détourne de l'essentiel. Dans ses *Pensées*, Pascal décrit le divertissement comme une manière pour nous, les humains, de nous détourner de la réalité de notre condition mortelle et misérable. En clair, écrit-il, nous cherchons constamment des distractions pour éviter de penser à des vérités désagréables, comme la mort, la misère et l'ignorance.

Le bonheur dans la distraction ?

Heidegger dans *Être et Temps* va dans le même sens : nous nous divertissons parce que nous sommes essentiellement malheureux, mais, comme un cercle vicieux, la distraction nous empêche de trouver le bonheur : « Si l'homme était heureux, il le serait d'autant plus qu'il serait moins divertie ».

Cette idée de distraction de l'essentiel est présente dans beaucoup de traditions philosophiques où elle est souvent vue comme un obstacle à la réalisation de soi et à la quête de la vérité.

C'est le désir qui provoque la distraction.

Désirer des choses superflues nous distrait de ce qui est réellement important. À trop aimer ce qui n'est pas nécessaire, on devient esclave de l'accessoire et on perd la direction de sa propre vie.

Retour vers l'essentiel

C'est pourquoi le bonheur n'est pas dans le divertissement, souligne Pascal, car il n'apporte qu'une satisfaction passagère. Le véritable bonheur ne peut naître que d'un contact avec notre être profond, contact qui est rendu impossible par la distraction permanente de notre esprit. Il nous faut donc parvenir à résister au désir qui nous jette dans les bras des pourvoyeurs de distraction.

Pour nous détacher du désir et nous auto-réguler, les stoïciens, par exemple, nous invitent à passer un pacte avec nous-mêmes.

Commençons par une heure où nous ne regardons pas notre application préférée. Puis renouvelons le pacte le lendemain, et ainsi de suite, pour atteindre progressivement l'objectif de ne pas regarder telle ou telle application pendant une journée.

Notons dans notre cahier de réflexion les bénéfices que nous apporte cette pratique pour nous encourager dans cet effort ! ■

© Nouvelle Acropole

Symbolisme du Soleil

M.A. CARILLO de ALBERNOZ et M.A. FERNANDEZ
Nouvelle Acropole Espagne

Le symbolisme du Soleil est extrêmement riche, mais aussi contradictoire dans beaucoup de traditions.

Pour la majorité des peuples antiques, le Soleil était la manifestation la plus parfaite de la divinité, sinon Dieu lui-même, symbolisé par la lumière, la chaleur et l'énergie qui génèrent la vie. Mais il pouvait aussi signifier la mort par son aspect destructeur, cause de la sécheresse qui s'oppose à la pluie vivifiante. Le Soleil engendre et dévore ses enfants, disent les *Upanishads*, qui lui attribuent l'origine de toute manifestation sur la Terre comme principe créateur.

Ses rayons sont représentés alternativement sous forme rectiligne ou ondulée, selon que l'on veut faire allusion à la lumière ou à la chaleur, les aspects *yang* et *yin* de ses radiations fécondatrices. Elles symbolisent aussi les influences célestes ou spirituelles que ces rayons répandent sur la Terre.

En plus de vivifier, les radiations du Soleil manifestent les choses, non seulement du fait qu'elles les rendent perceptibles, mais parce qu'elles représentent l'extension du point principal qui mesure l'espace. Le Soleil est au centre du ciel, de même que le cœur au centre de l'Homme. Le symbolisme védique le représente immobile, au zénith, comme œil du monde. Sa lumière représente la connaissance intellectuelle comme symbole de l'intelligence cosmique qui voit tout.

Le principe solaire apparaît représenté dans le



monde entier par un grand nombre de fleurs et d'animaux (chrysanthème, lotus, tournesol, aigle, lion, etc.) tout comme par un métal, l'or, désigné en alchimie comme le soleil des métaux pour être le plus pur et le plus brillant.

Par rapport à la Lune, principe *yin*, le Soleil est toujours *yang*, car il irradie directement sa lumière, alors que la Lune ne fait que la refléter. Ce sont les principes passif et actif, respectivement féminin et masculin. Cela comporte une application symbolique très vaste : dans la mesure où la lumière est connaissance, le Soleil représente la connaissance intuitive, immédiate, et la Lune la connaissance par reflet, rationnel et spéculatif. En conséquence, Soleil et Lune correspondent respectivement à l'esprit et à l'âme, tout comme à leurs sièges, le cœur et le cerveau. Ce sont l'essence et la substance, la forme et la matière.

Cette dualité active-passive, mâle-femelle, qui est aussi celle du feu et de l'eau, n'est pas une règle absolue. Chez d'autres peuples, comme au Japon, le Soleil est féminin et la Lune masculine, du fait de considérer l'aspect féminin comme actif dans la mesure où il est fécond et nourricier. Pour cette raison, alors que les yeux droit et gauche des héros sont en général et respectivement le Soleil et la Lune, l'ordre s'inverse dans le cas d'Izanagi dans la mythologie shintoïste.

Cette correspondance avec les yeux nous en suggère une autre : l'œil droit correspond au devenir et le gauche au passé, autrement dit le Soleil correspond à l'intellection et la Lune à la mémoire.

Chez les peuples de mythologie astrale, le Soleil est le symbole du Père, comme il l'est encore sur les dessins des enfants et dans les rêves des adultes.

Depuis toujours, également, il symbolise le principe d'autorité, dont une première représentation est pareillement le père, qui comprend les fonctions d'entraînement, de conscience, de discipline et de morale. ■

Traduit de l'espagnol par M.F. Touret

<https://biblioteca.acropolis.org/simbolismo-de-el-sol/>

© **Nouvelle Acropole**

ACROPOLIS

Un regard philosophique sur le monde

Revue de l'école de philosophie de Nouvelle Acropole France

Revue de l'association Nouvelle Acropole

Siège social : La Cour Pétral

D 941 – 28340 Boissy-lès-Perche

www.nouvelle-acropole.fr

Rédaction : 6 rue Véronèse – 75013 Paris

Tel : 01 42 50 08 40

<http://www.revue-acropolis.com>

secretariat@revue-acropolis.com

Directeur de la publication : Thierry ADDA

Rédactrice en chef : Isabelle OHMANN

Reproduction interdite sans autorisation.

Tous droits réservés à FDNA – 2025 - ISSN 2116-6749

© Toute reproduction partielle ou intégrale

des textes contenus dans cette revue,

doit mentionner le nom de l'auteur,

la source, et l'adresse du site :

<http://www.revue-acropolis.com>

Autorisation de publication à demander à :

secretariat@revue-acropolis.com

Crédit photos : © Nouvelle Acropole - © Unsplash.com - © Adobe Stock.com

